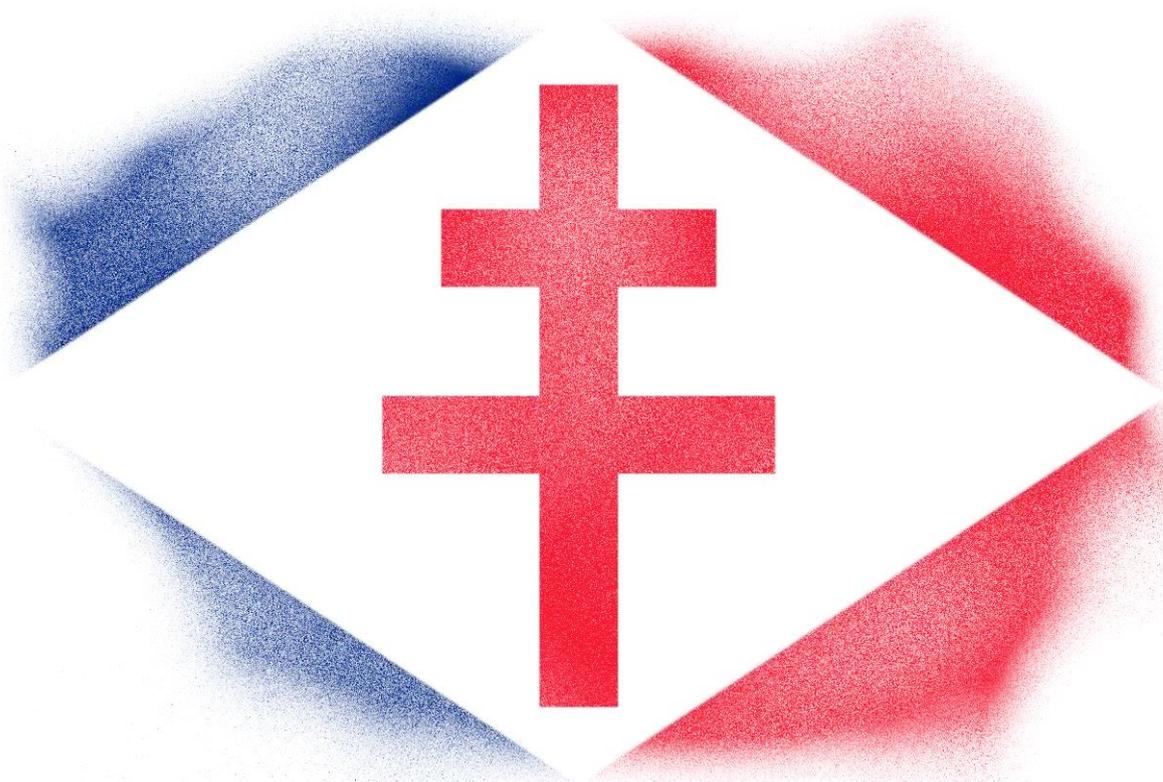


CONCOURS NATIONAL DE LA
RESISTANCE ET DE LA DEPORTATION
2012-2013

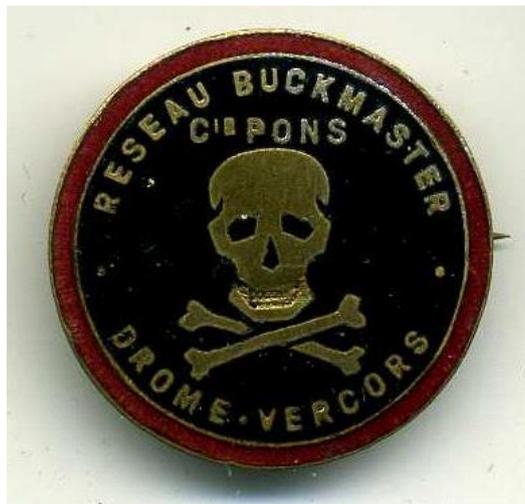
COMMUNIQUER POUR RESISTER
(1940-1945)



LALLEMENT Jérôme

AUFFRAY Antoine

Jacques et Raymonde Neyme dans les
réseaux W.O. Sylvestre Buckmaster et Farmer



PREFACE

Nous avons fondé nos écrits sur l'histoire du Capitaine Jacques Neyme, alors dans les Groupes Mobiles de Réserves, ancêtre de nos actuels C.R.S. et de sa future femme Raymonde, tous deux enrôlés dans le réseau de résistance W.O. Sylvestre Farmer dans une section différente. Ce réseau dont les bases ont été formées par le Capitaine britannique Michael Trotobas, "Capitaine Michel" pour les Allemands, fut implanté dans les environs de Lille dans lesquels il participa à de nombreuses actions contre l'occupant qui prirent encore plus d'ampleur à la mort de Trotobas le 27 Novembre 1943.

Nous avons eu l'idée de prendre comme base la vie d'un résistant en rencontrant Arnaud Dericbourg, le petit-fils de Jacques et Raymonde Neyme sur un forum de phaléristique¹ dont nous faisons partie. Celui-ci nous a fait parvenir nombre de documents sur ce réseau et des écrits personnels de Jacques. Autre élément notoire : Arnaud nous a transmis le rapport de résistance détaillé de son grand-père et quelques photos. Grâce à quelques interviews téléphoniques et aux moyens de courriels, nous avons pu dresser un portrait psychologique de ses aïeux afin de les intégrer au mieux dans un récit complet qui, tout en traitant le sujet du Concours National de la Résistance et de la Déportation qui est "Communiquer pour résister", laissera un aperçu romancé de la vie de ses deux grands résistants.

Ce récit ne se veut pas fidèle en tous points aux événements qui se sont réellement déroulés entre les 6 et 10 Novembre mais présente des personnages réels qui ont eu un rôle actif dans la Résistance. Ce choix est dû au fait que le récit de fiction nous laissait plus de liberté pour présenter plusieurs types de communications dans la Résistance.

LALLEMENT Jérôme, Elève en Terminale ES au Lycée Militaire de Saint-Cyr l'Ecole.

AUFFRAY Antoine, Elève en Terminale ES au Lycée Militaire de Saint-Cyr l'Ecole.

1. La phaléristique est une science auxiliaire de l'histoire qui a pour objet l'étude des ordres, décorations et médailles.

REMERCIEMENTS

Nous remercions:

- Monsieur DERICBOURG Arnaud, notre principal informateur qui nous a fourni les ressources essentielles pour construire notre récit,
- Monsieur GRAZ Didier, notre professeur d'Histoire-Géographie,
- Monsieur QUIVIGUER Olivier, qui nous a fourni des tracts et d'autres documents,
- Monsieur JOSSE Jean-Philippe, qui nous a photographié sa collection complète de brassard de la Défense Passive,
- Monsieur SPILLMANN Eric, pour nous avoir fait découvrir sa collection d'insigne de la Défense Passive,
- Monsieur BROCKER Guillaume, pour différents documents et tracts sur les FFI.

PARACHUTAGE

Seul dans cette petite maison grise située à l'extrémité sud du village de Béthune, en Flandres, entre une rivière boueuse et une route qu'avaient défoncée les convois d'artillerie allemands, Jacques fixait ses yeux fatigués, depuis un long moment déjà, à travers le miroir de la salle de bain du premier étage. Il rentrait d'une nuit difficile durant laquelle il n'avait réussi à survivre que grâce à son statut d'officier et à son Ausweis. En se préparant à son service journalier, durant lequel il devrait faire bonne impression et enquêter sur les événements nocturnes auxquels il avait lui-même ardemment participé, il repensait à tout ce qu'il avait accompli durant ces durs moments.

En effet, l'après-midi du 6 Novembre 1942, le groupe de Résistance, composé essentiellement de personnels appartenant à sa compagnie de Groupe Mobile de Réserve et de quelques civils, avait reçu comme instruction de Londres, via un message codé de la BBC, d'assurer le largage par air d'un officier du SOE, le Capitaine Michel Trotobas et de son transmetteur radio, qui auraient pour mission d'organiser la Résistance de l'Intérieur du secteur de Lille. En méditant sur tout cela, Jacques en arriva à la conclusion que c'était la mission la plus difficile qu'on ne lui avait jamais confiée ; son évasion l'été 1940 n'étant rien à côté de cela.

La mission consistait à diriger une dizaine d'hommes ayant, pour six d'entre eux, reçu un enseignement de base au combat, tandis que les trois autres personnels civils n'avaient reçu qu'une instruction théorique en quelques heures.

Habillés de noir et armés de simples revolvers sans aucune précision et de deux fusils de chasse, chargés de plusieurs jerrycans de gazole volés plus tôt à une compagnie de Feldgendarme, ils devaient progresser jusqu'à une clairière en pleine forêt, qui n'était indiquée sur aucune carte, en évitant tout d'abord les innombrables postes de contrôles allemands.

La progression dans la forêt s'est avérée très difficile : dans le noir, ils devaient faire face à tous les obstacles afin de ne pas arriver en retard au rendez-vous. Les arbres déracinés, les talus, et les cailloux coupants représentaient tous des ralentissements pour la petite troupe. Ensuite, baliser le terrain de manière à ce que le pilote anglais puisse voir le terrain de loin depuis son Lysander et sans que les Allemands ne puissent apercevoir la moindre lueur. Vérifier les abords un quart d'heure avant le largage, vérifier encore dix minutes et cinq minutes avant. Placer ses compagnons en couverture de chaque côté de la clairière, avec toute la discrétion que la proximité de la Wehrmacht exige.

Toutes ces actions ne lui avaient donné aucun répit sur les deux dernières heures et enfin, ils entendirent le bruit de moteur du petit avion de liaison anglais qui n'aurait aucune chance face aux Messerschmitt Bf 109 dotant la Luftwaffe qui peuvent être prévenus en quelques minutes par les radios allemandes présentes dans chaque village depuis la côte.

Son inquiétude atteignit son comble lorsque l'avion, dont on apercevait seulement le blanc des cocardes, passa au-dessus de leur tête sans larguer les parachutistes... avant d'amorcer un virage à 180 degrés pour enfin revenir en perdant de l'altitude.

C'est à ce moment que les dix fervents patriotes virent descendre vers eux deux grandes voiles noires au bout desquelles se balançaient les hommes qu'ils attendaient avec tant d'impatience. Après l'atterrissage assez brusque dû au fait de la faible altitude à laquelle s'était effectué le dropping, Jacques se précipita à leur rencontre, flanqué de son adjoint, le médecin-auxiliaire Escaillet qui, comme son chef, avait caché, à l'aide de vieux mouchoirs sombres, les galons et la boucle de ceinture de son uniforme noir de service, qui brillaient trop à la lumière de la lune.

Les deux personnages, bien qu'on ne puisse les distinguer, paraissaient imposants dans la nuit, armés de leurs petites mitraillettes Sten et des quelques grenades, dont le métal luisait dans la nuit.

A ce moment, la seule partie difficile aurait dû être le retour des neufs compagnons du Capitaine G.M.R. Dans leur foyer respectif, ce dernier devait s'occuper de mettre les espions en lieu sûr avec l'aide de ses laisser-passer. Leur joie fut grandement altérée lorsque d'autres bruits de moteurs déchirèrent le ciel: deux avions décorés du svastika s'étaient lancés à la poursuite du Lysander et allaient certainement le rejoindre rapidement.

La réaction de Jacques fut extrêmement rapide car les Allemands devaient se douter que les Alliés n'enverraient pas un aéronef de ce type en reconnaissance et qu'il devait s'agir d'un parachutage destiné à la Résistance. Il scinda donc le groupe en trois parties. Cinq hommes devaient partir vers le Nord, trois autres à l'opposé. Lui-même devait se diriger vers la ville située à 40 kilomètres avec la voiture qu'il avait cachée à l'orée des bois le soir même, accompagné du médecin pour y cacher le Capitaine Trotobas et son équipier dans l'une de leurs planques. Leur motif pour déjouer les sentinelles allemandes était une urgence que devait réaliser le praticien sur une personne âgée de la ville mise au courant et qui jouerait le jeu si les Allemands avaient la volonté de vérifier.

L'urgence et la confiance que les dirigeants nazis mettaient dans les officiers G.M.R., faisaient que les gardes ne fouilleraient pas la voiture, ne découvrant pas le grand soldat-transmetteur et son poste recroquevillés dans le coffre et qu'ils ne poseraient pas de question en voyant le grand soldat moustachu, habillé en civil à l'arrière de la voiture. C'est donc ce qui se déroula tandis que la tragédie prenait fin à quelques cinquante kilomètres au Nord, le pilote Anglais étant abattu en flamme.

Une heure avant de se retrouver devant ce miroir, il avait reçu une enveloppe jaunie rapportée par un jeune homme d'une quinzaine d'années contenant un petit bout de papier sur lequel avaient été griffonnés précipitamment ses quelques mots: "Bernardo est parti". Un message codé dont la signification n'était pas inconnue pour Jacques. Il signifiait la mort d'un des trois civils de son équipe qui avait pris pour nom de code Bernardo.

Martin alias Bernardo était un ami d'enfance de Jacques. Ses grands-parents, d'origine italienne, s'étaient installés dans le nord de la France peu après la fin de la Grande Guerre. Petit et trapu, marié à Renée il tenait une petite ferme quelques kilomètres à l'est de Lille grâce à laquelle il arrivait à nourrir ses deux fils. Une grande tristesse mêlée à de l'inquiétude l'avait envahi depuis l'arrivée de ce message qu'il s'empressa de brûler suivant les règles de sécurité qu'il avait lui-même imposées à ses camarades.

Et si les Allemands avaient pu remonter jusqu'à son groupe ? C'est donc avec une grande anxiété qu'il ajustait son uniforme pour paraître aussi lucide que s'il avait passé une bonne nuit au fond de son lit.

ENQUETE

A 7 heures du matin, Jacques arrive devant l'imposant bâtiment qui sert de Quartier Général au Colonel Herry, commandant des G.M.R. du groupe "Flandres". L'immeuble de trois étages, d'une trentaine de mètres de longueur fait de briques, se tenait à deux rues de l'église entre l'Hôtel de Ville réquisitionné par la Gestapo et l'armurerie, ancien hangar désaffecté. En entrant dans le hall, il se dirige immédiatement et d'un pas lourd vers trois de ses camarades de la nuit, qui l'attendaient, en faisant claquer le talon de ses bottes sur le carrelage brillant.

- Bonjour, mon Adjudant, lance-t-il en lui adressant un salut militaire. Des nouvelles de vous savez qui ?
- Aucune pour le moment, mon Capitaine. Ma femme doit s'assurer qu'ils sont bien rentrés chez eux et passer me voir d'ici une heure.
- Très bonne initiative. Où cela s'est-il passé ?
- D'après les boches, sur le pont juste à l'entrée Sud, assez près de votre maison. Le Colonel Herry vous cherche. Apparemment ils veulent vous envoyer sur les lieux avec le Brigadier Porrat. Vous devriez vous dépêcher mon Capitaine, Porrat y est déjà.
- Merci, mon Adjudant. Soyez tous prêts à exécuter le plan d'urgence en cas de problème et tenez-moi au courant.

Sans se presser, le Capitaine se dirige vers l'escalier du premier étage, en saluant au passage quelques sous-officiers français, se présente au secrétariat du Colonel et traverse les quelques mètres qui le séparait encore de la porte du bureau de ce même Colonel.

Le Colonel Herry est un ancien de la Coloniale qui a déjà fait ses preuves lors de la Grande Guerre. Maintenant âgé d'une cinquantaine d'années, il n'en commande pas moins son groupe avec une grande vivacité. Animé de sentiments antiallemands, ce type grand et musclé au teint rougeaud a vite fait de se rapprocher de Neyme et Porrat qu'il a directement cernés comme Patriotes. Militaire rigoureux et fervent Gaulliste des premières heures, il a derrière son bureau un portrait du Maréchal Pétain derrière lequel est caché celui du Général de Gaulle.

C'est donc en un parfait garde-à-vous que se fige Neyme à la gauche du Brigadier-chef en attendant l'ordre du repos.

- Repos, mon Capitaine. Votre petite... escapade de cette nuit a fait moult remous à ce que je vois. Vous partez sur le champ avec une patrouille de Feldgendarme. Tachez de faire bonne impression.
- A vos ordres mon Colonel.
- Sont-ils en sécurité ?

- Oui, à l'endroit prévu. Ils s'occupent actuellement de contacter Londres pour signaler la réussite de l'opération.
- Excellent. Rompez.

Arrivé devant le bâtiment, Jacques, accompagné du Brigadier, alla à la rencontre de l'officier allemand commandant le détachement, de sa démarche assurée qui avait en partie fait sa réputation. L'Oberleutnant Von Falkenhausen, jeune officier sorti tout récemment de l'école, n'avait encore eu aucune expérience de la guerre. A 24 ans, il avait du mal à se faire obéir de ses hommes qui l'appelaient entre eux "le fils à papa". En effet, l'Oberleutnant était le fils d'un général d'Infanterie très populaire durant la première guerre, qui avait été écarté de la scène militaire par le Führer, lui-même. Grand, fin, portant le monocle et fumant le cigare, il était le parfait stéréotype de l'aristocrate allemand de l'époque. Il prenait chaque matin le soin de faire briller ses bottes et les boutons de son long blouson gris Feldgrau. C'est avec un sourire qu'il accueillit le capitaine français ; ils avaient déjà "travaillé" ensemble auparavant lors d'une mission consistant à repérer les différents points possibles que les Alliés pourraient utiliser pour effectuer des parachutages dans un rayon de 50 kilomètres de la ville de Lille. Jacques avait profité du manque de vigilance des gardes pour soustraire trois magnifiques pistolets de marque Lüger présents dans une des caisses des camions allemands. Ses pistolets, Jacques les avaient confiés aux trois civils de son équipe, dont Martin qui le portait cette nuit. En espérant que les Allemands ne feraient pas le lien entre ceux volés et celui de Martin, sinon ils auraient vite fait de comprendre qu'un traître était parmi eux et ils se tourneraient logiquement vers les G.M.R. Avec son accent allemand très prononcé, il invita Neyme et Porat à prendre place sur le Panzerspawagen Sdkfz 234.4 qu'il s'était accaparé la première semaine de son commandement au détriment de la petite Volkswagen que tous les officiers utilisaient à cette époque. C'est donc inconfortablement assis sur le blindage du véhicule et avec la nécessité de tendre l'oreille pour écouter le rapport de l'Oberleutnant que le petit convoi constitué d'un camion, de deux side-car et de deux autres véhicules identiques à celui du jeune officier s'élança au cri du chef de convoi.

- L'individu abattu cette nuit s'appelait Martin Guglielma. Il essayait de se faufiler dans le village en pleine nuit lorsqu'un soldat l'a aperçu, commença le jeune allemand avec difficulté.
- Pourquoi l'avoir abattu sommairement? rétorqua Jacques en simulant l'étonnement.
- Il courrait pour se cacher et le soldat a tiré immédiatement car il avait peur de ne pas le revoir ensuite.

La conversation sur cet évènement tragique se prolongea pendant les dix minutes supplémentaires de trajet jusqu'à l'un des postes de gardes du Sud de Béthune.

Les sentinelles, prévenues de la venue de leur commandant, avaient pour une fois fait un effort sur la tenue. Leurs casques gris luisaient au soleil levant et leurs armes ainsi que leurs bottes avaient été nettoyées. Pendant que le lieutenant nazi inspectait les locaux et les quelques gardes ainsi que l'arme lourde présente sur le poste, Jacques se dirigea avec son équipier et un sous-officier allemands, l'Oberfeldwebel Höflicher qu'il connaissait déjà également et, bien qu'il s'interdisait tout contact amical avec l'ennemi, Jacques trouvait cet homme fort sympathique et bien moins borné que les autres nazis du secteur. Celui-ci lui avait d'ailleurs confié que les bientôt trente ans qu'il avait passé dans la Wehrmacht ne le faisaient pas pour autant nazi.

Les soldats du poste avaient reçu l'ordre de ne pas bouger le corps et Jacques découvrit donc son ami gisant dans une grande flaque de boue colorée de son sang. Il tenait dans sa main droite le Luger qui lui avait été donné par Jacques deux mois auparavant et sa casquette avait roulé à quelques mètres en face de son corps. Ses vêtements sales et abîmés à certains endroits trahissaient l'activité à laquelle il avait participé cette nuit-là. Il avait reçu une balle en pleine tempe et deux autres dans le torse qui étaient ressorties dans le haut de son dos.

- Au moins il n'a pas souffert, mon Capitaine, fit remarquer Julien Porrat.
- Certes, mais d'après Von Falkenhausen, le soldat qui l'a abattu n'avait pas un bon angle de tir et a dû tirer sans sommation de peur qu'il ne s'échappe et ne puisse être interpellé. Il a tout de même eu le temps de le toucher trois fois...
- Vous savez mon Capitaine, les Allemands sont de plus en plus paranoïaques. J'ai entendu dire qu'ils captent de nombreux messages des Alliés qui vont vers la France mais ils n'arrivent pas à les stopper ni à repérer les destinataires.
- L'émetteur est sans doute trop puissant pour eux. Les Américains sont en avance sur tout le monde technologiquement d'après ce que j'ai entendu dire au Mess des Officiers.
- J'ai vu beaucoup de régiments d'infanterie et d'artillerie passer ces derniers temps, ajouta l'Oberfeldwebel avec son fort accent Bavarois. Ça me fait peur, je n'ai pas envie de mourir pour cet Hitler. L'Allemagne n'est plus ce qu'elle était.

Voyant le lieutenant revenir accompagné d'un grand et musclé soldat, blond aux yeux bleus, parfait arien, la conversation en resta là. Le chef allemand présenta donc ce soldat qui ne connaissait que quelques mots de français à Neyme et son compagnon.

- C'est ce soldat, dit-il, qui a tiré sur le fermier italien. L'Oberschütze Fritz l'a abattu sans sommation comme je vous l'ai dit, par peur qu'il ne s'échappe dans la forêt voisine.

A la prononciation de ce nom et malgré la mort de son camarade, le Brigadier ne put s'empêcher de pouffer de rire. "Fritz" était un surnom assez péjoratif que les Français donnaient aux militaires allemands à l'instar de "schleu", "boche" ou encore "krauts". Sous les yeux des nazis qui ne comprenaient pas, Neyme lança un regard noir à Porrat qui se calma immédiatement, connaissant le caractère de son supérieur. L'Oberschütze montra donc d'où il avait tiré et précisa à son chef qui traduisit pour les deux G.M.R., qu'il avait vu le pistolet de Martin avant de tirer. Jacques notait tout sur son carnet pour le rapport qu'il devrait présenter le plus tôt possible au Colonel Herry. Ce dernier se montrait d'ailleurs peu affecté par la disparition du jeune père de famille mais Jacques savait qu'il garderait toujours le visage étiré au teint mat de ce dernier et qu'il ne manquera pas de lui rendre honneur si cette guerre se terminait un jour.

Lorsque l'enquête toucha à sa fin, Von Falkenhausen indiqua que Fritz recevrait la Croix de Fer de seconde classe le lendemain sur la place de l'hôtel de ville pour que cet événement soit connu du village et des alentours, mettant ainsi en garde les potentiels "terroristes". L'Oberfeldwebel Höflischer en fut à nouveau scandalisé et n'hésita pas à glisser rapidement quelques mots à Jacques en grommelant.

- De mon temps une telle décoration se gagnait sur le champ de bataille, pas au tir aux pigeons. Le lieutenant ferait n'importe quoi pour s'attirer les bonnes faveurs de ses hommes.

BOMBARDEMENT

C'est à ce moment précis que les sirènes placées sur le toit de la mairie retentirent dans un affreux fracas. Entraînés à ce genre de manœuvre, les Allemands se précipitèrent dans leurs véhicules et, en moins de trente secondes, les deux Français étaient en route pour les casemates se trouvant à l'ouest du village et abritant le gros du régiment et des véhicules en base dans la campagne lilloise, "ainsi que les armes et les munitions", pensa Jacques.

Le trajet s'effectuant à la vitesse la plus élevée que les engins et l'état des routes le permettaient, ils arrivèrent en moins de quinze minutes aux bunkers construits en hâte par les Allemands au début de l'occupation. Ses installations, mal ventilées et placées au pied d'une colline, dégageaient une odeur affreuse à laquelle les fantassins avaient visiblement du mal à s'habituer. La plupart d'entre eux se mettait un foulard sur leur nez.

Arrivés dans la partie devant servir à l'entretien des véhicules dans laquelle ils devaient se garer en attendant la fin des alertes aériennes, Jacques fit un rapide repérage des lieux et fit son compte rendu à Porrat. Il avait aperçu une caisse de grenade ouverte sur le flanc d'un Tiger I en maintenance. Leur uniforme assez ample, aux grandes poches, pouvait leur permettre d'en subtiliser chacun deux. Encore fallait-il trouver un moyen de s'en approcher. Voyant tous les Allemands descendre des véhicules, les deux Gaullistes firent de même et rejoignirent le jeune chef allemand en prise avec un de ses supérieurs. Jacques parlant quelques mots d'allemand compris très vite que le sujet en débat était la présence de deux Français dans des installations de l'Armée allemande.

L'instant d'après, Von Falkenhausen se tourna vers eux, d'un air déprimé que Jacques ne pouvait supporter sur le visage d'un officier. Pour lui, un bon meneur d'hommes ne devait laisser paraître que son envie de servir la Patrie, de montrer sa force de conviction et non de se laisser abattre par quelques phrases prononcées par un supérieur. C'est donc d'un air lamentable que l'Allemand annonça à Neyme et à Porrat qu'ils devaient quitter les lieux immédiatement et qu'il avait réussi à leur obtenir la permission d'emprunter une Volkswagen de la compagnie à condition qu'ils la garent bien en évidence devant le bâtiment de la Gestapo, ancien Hôtel de Ville, avant la tombée de la nuit.

- Aucun problème, la voiture y sera. Nous prendrons ma voiture de service pour aller aider les secours lillois. C'est sûrement la ville qui va se faire bombarder.

La petite Volkswagen se trouvait à l'autre bout de la salle de maintenance et les deux compagnons pourraient passer derrière le char de combat sans éveiller les soupçons. Un bruit et des secousses de plus en plus forts emplissaient les bunkers. En accomplissant les dernières formalités, le petit français à la moustache bien

taillée se dit que la chance était avec eux ; les Allemands, distraits par le vacarme, ne feraient pas attention à eux.

S'élançant d'un pas déterminé vers la voiture, il montra des yeux la caisse pleine de grenades au Brigadier qui comprit immédiatement, défaisant rapidement les boutons argentés des poches de sa vareuse. Au moment même où au moins une escadrille de bombardiers bimoteurs alliés passait au-dessus du village, quatre grenades disparaissaient des effectifs nazis pour aller entre les mains de la Résistance. Tout se passa ensuite rapidement, la clé se trouvant déjà sur le contact, Porrat n'eut qu'à la tourner avant de s'élançer vers le premier poste de garde marquant la fin de la caserne. Les sentinelles fixées dans un impeccable garde à vous après l'alerte saluèrent les deux G.M.R. et Jacques fut contraint de leur rendre à nouveau leur salut.

Sur la route, tout était calme, les civils étant tous, sans exception, dans leurs caves pour attendre la fin de l'alerte. A l'issue du court trajet, ils laissèrent la voiture allemande devant le bâtiment gestapistes comme convenu et se précipitèrent vers leur Q.G.

Contre toute attente, le hall était rempli de personnes, G.M.R. et personnels civils travaillant sur place. Sur le tableau d'affichage deux nouvelles notes avaient pris place. L'une indiquait l'obligation pour les citoyens français de signaler toute personne qui écouterait les radios anglaises quelle que soit sa nationalité, son sexe et sa confession, et l'autre, encore une fois, la nécessité pour tout citoyen français de dénoncer les personnes qui cacheraient des juifs.

D'après les rumeurs, l'opération Barbarossa aurait été stoppée à Stalingrad par l'Armée Rouge et les allemands se vengeraient des pertes que cela avait occasionnées sur les Juifs. Ces deux avis précédaient d'ailleurs celui qui obligeait les Juifs à se présenter à la mairie pour recevoir un tampon sur leur carte d'identité nationale qui indiquait leur confession. Ne se laissant distraire que les quelques minutes de sa lecture, Jacques continua son chemin jusqu'à son bureau pour y prendre la clé de sa Renault noire.

En chemin, il tendit au Brigadier son carnet et lui demanda de faire le rapport lui-même afin qu'il soit rendu le plus tôt possible au Colonel. L'adjudant-chef Lérique, un ancien du 1er Régiment d'Infanterie, à l'approche du Capitaine, avait amorcé un garde à vous et fut surpris de le voir l'aborder sans aucune formalité militaire, ce qui était très loin de ses habitudes.

- Repos, repos, suivez-moi, nous allons à Lille donner un coup de main à la D.P.
- Prévenez le Colonel avec le téléphone du secrétariat. Je vais chercher la voiture et je vous attends à l'entrée.
- A vos ordres mon Capitaine! répond Lérique alors qu'il s'élançait déjà vers la pièce voisine.

Jacques se dirigea donc vers la cour arrière du bâtiment où étaient garés les

quelques véhicules qui n'avaient pas été réquisitionnés par les Allemands après la défaite de 1940. La cour était bordée de hauts murs de briques recouverts de chaux qui, au fil des années, avaient été noircis par la poussière et envahis par de la mousse. A peine était-il installé sur le siège de sa voiture qu'il appuya sur l'accélérateur effectuant un virage très serré pour s'aligner sur l'allée menant devant le bâtiment. L'adjudant-chef l'y attendait déjà, le visage ruisselant de sueur. En s'asseyant à côté de son supérieur, il lui lança, d'une voix essoufflée, qu'il n'avait pas eu besoin de téléphoner car le Colonel se trouvait justement au secrétariat afin de superviser la rédaction d'une nouvelle note qui serait affichée le lendemain matin.

L'adjudant-chef Lérique était un homme grand et mince d'une quarantaine d'années. Ayant toujours vécu dans le nord, loin du soleil méditerranéen, il avait le teint très blanc et une multitude de petits grains de beauté couvraient sa joue gauche. Ses cheveux toujours soigneusement coiffés au peigne étaient coupés très court sur les côtés et sa mèche dépassait toujours de son képi. Des lunettes à l'armature très fines reposaient sur son grand nez, ce qui lui avait valu quelques moqueries de la part des Allemands qui comparaient son nez à celui d'un juif. Son air toujours triste était dû au fait que toute sa famille, sa femme, ses deux filles et son petit garçon de 7 ans, avait été tuée lors d'une attaque de Stuka au printemps 1940. Après une longue période de doute, il s'était convaincu que le suicide ne les ramènerait pas et, fidèle aux principes enseignés par son père, officier Saint-Cyrien ayant porté le Casoar avec gloire durant la 1ère Guerre Mondiale, il avait décidé de vouer sa vie à la Patrie. Ce point le rapprochait beaucoup de Jacques, et ce dernier ne l'avait contacté pour faire partie de son groupe de Résistance qu'après avoir appris la fin tragique de sa famille qu'il avait pris comme confirmation de sa haine envers les envahisseurs germaniques.

Du fait de la présence de troupes allemandes et des nombreux points de contrôle routiers de la ville, la vitesse autorisée était assez faible mais, face à l'urgence de la situation, le G.M.R. n'hésita pas à rouler tombeau ouvert en klaxonnant à tout va pour écarter les civils qui, ayant reçu l'autorisation de sortir de leur abris, se rassemblaient déjà sur la chaussée. La barrière du premier poste fut ouverte dès que la sentinelle aperçut le conducteur de la Renault noire. Jacques passait souvent ce poste et le soldat allemand savait qu'il pouvait lui faire confiance. Au poste de la sortie Est, il dût néanmoins présenter son Ausweis avant de prendre la direction de Lorgies, le premier village qu'il allait rencontrer après Béthune.

- Vous pensez que Trotobas a pu être touché ou repéré suite au bombardement, mon Capitaine? demanda Lérique. Les Alliés savent pourtant qu'il se trouve à Lille.

- Si les Alliés renoncent à bombarder toutes les villes où se trouve un de leurs agents, ils ne bombarderont jamais aucune ville, Lérique. C'est la guerre et des sacrifices sont nécessaires.

- En effet, et peut-être qu'il a pu leur indiquer sa position.

- Je doute énormément de la précision de ce genre de bombardiers mais c'est une possibilité en effet. Maintenant accrochez-vous, je vais accélérer afin d'arriver le plus tôt possible.

La route très caillouteuse était cabossée de toutes parts du fait des passages répétés de nombreux convois allemands. Elle était bordée de végétaux de toute nature allant du simple buisson au grand chêne centenaire, symbole de Saint-Louis. Quelques voitures, charrettes ou autres poussettes gisaient encore dans les fossés, marquant la fin de la chaussée, vestige de la débâcle de 1940. Tous ces éléments faisaient remonter Jacques deux ans auparavant, lorsqu'avec son Régiment d'Infanterie, il avait essayé de repousser les Allemands qui, forts de leurs nouvelles technologies, les avaient balayé sans grandes difficultés. La stratégie du haut commandement était bien sûr critiquable mais Jacques ne se permettait jamais aucune remise en cause de ses supérieurs tant que cela n'atteignait pas ses valeurs de combattant et de patriote. Un petit sourire illumina tout de même son visage lorsque, à quelques kilomètres de Lorgies, il aperçut un groupe de Pionniers allemands aux prises avec des câbles électriques qui avaient visiblement été sectionnés par des Résistants. Couper les communications avant ou à la suite d'un bombardement peut avoir de grosses conséquences sur la mise en sécurité des militaires et des civils et sur l'organisation des secours. Cela avait donc un sens positif mais aussi des conséquences regrettables. Des fumées commençaient à s'élever au loin, confirmant la situation à Lille.

- Nous allons profiter de la situation pour aller rendre une visite à notre ami le Grand-Breton, dit Jacques.
- S'il n'a pas pris une bombe sur le toit, mon Capitaine... répondit l'autre.
- Si les soldats qui gardent l'armurerie sont partis aider, on en profitera également. D'ailleurs, mettez les grenades dans le fond de la boîte à gants sous la carte.
- Oui mon Capitaine. Vous pensez que Trotobas a déjà commencé à recruter ? répliqua-t-il en s'exécutant.
- Je ne sais pas du tout, nous n'avons eu aucun contact, à part le soir de son parachutage et je vous avoue qu'il a été plutôt silencieux. Nous l'avons mis en contact avec 100S, il saura quoi faire.

100S était l'indicatif d'un des chauffeurs de Jacques. Ce petit homme très discret aux rares cheveux, s'était montré très habile pour crocheter des serrures. De plus grâce à ses quelques pigeons voyageurs, il pouvait envoyer régulièrement à Londres l'état des troupes présentes dans le secteur.

Il avait aidé Jacques à armer les quelques civils de son réseau en entrant par effraction dans l'armurerie d'une garnison allemande en pleine nuit. Malheureusement, les munitions manquaient et seulement deux des cinq fusils subtilisés avaient pu servir, les autres étant conservés dans une cachette proche de

celle de Trotobas à Lille. 100S avait également un certain talent pour agrandir le réseau dans une discrétion totale, tout en passant évidemment par Jacques. A l'heure actuelle, le réseau comptait 7 G.M.R. dont Jacques et 22 civils, auxquels il fallait rajouter une jeune femme se chargeant de passer des messages entre les membres. Jacques savait pertinemment qu'avec l'arrivée d'un agent du SOE, cela allait changer rapidement et s'organiser de manière plus efficace.

Le trajet Lille-Béthune, d'environ 50 kilomètres, mit un peu moins d'une heure à prendre fin, les fumées s'échappant des maisons en feu se voyant de plus en plus. Les foyers les plus touchés avaient l'air de se trouver plutôt à l'ouest de la ville, alors que l'usine que les Allemands avaient convertie en usine d'armement au début de l'Occupation et qui était sans doute l'objectif des bombardiers, se trouvait à l'est. Comble du désespoir, un cortège déjà énorme de réfugiés se dirigeait vers les villages voisins pour y chercher un toit. Du fait de son passé, l'Adjudant-Chef Lerique était très touché par ce genre de spectacle. Jacques alla droit au poste de la Défense Passive le plus proche pour voir ce qu'il pourrait faire pour aider les secouristes. Dans le poste, seul quelques hommes étaient encore présents pour coordonner les opérations. Un Colonel de taille moyenne, aux grands yeux marrons, s'approcha d'eux, aidé de sa canne en bois. Il était couvert de suie et son uniforme complètement débraillé montrait qu'il avait pris une part active aux secours malgré son âge avancé. Seul son insigne de Défense Passive d'un bronze luisant et ses épaulettes donnaient encore un peu de lustre à sa tenue poussiéreuse.

La Défense Passive était un immense réseau de communication couvrant toute la France de postes d'écoutes et d'alertes ayant pour rôle la protection des populations civiles. Les postes d'écoutes servaient à prévenir de potentiels raids aériens pour laisser le temps aux habitants des villes et villages de se mettre à l'abri. Les communications entre poste se faisaient essentiellement par téléphone ce qui permettait d'avoir les informations en direct. Après les bombardements, les membres de la D.P. avaient pour mission de dégager les personnes ensevelies sous les décombres. Elle avait également un rôle de prévention par la distribution de fascicules regroupant nombre de conseils pour les civils.

Le Colonel leur expliqua donc que tous les secours nécessaires étaient déjà sur place et que leur aide ne serait pas de grande utilité. Il leur confia tout de même une lettre à remettre à son homologue G.M.R., le Colonel Herry. Neyme et Lerique reprirent donc leur véhicule pour se diriger vers le lieu où se cachaient Trotobas et le transmetteur. Plusieurs fois, ils durent changer de route afin d'éviter les barrages de décombres pour arriver devant ledit bâtiment, dix minutes plus tard

- Dieu soit loué, l'immeuble n'a même pas reçu un éclat ! se réjouit l'Adjudant-Chef.
- En effet, c'est une chance ! Montons, il se trouve au dernier étage, dans la chambre de bonne.



Insignes de la Défense Passive dont un artificier.



Insignes de Défense Passive de différentes régions.

La façade grise du bâtiment et son style moderne faisaient horreur à Jacques. Les vieux escaliers en bois recouverts d'un tapis vert émeraude passé, grinçaient sous leurs bottes crasseuses. Arrivés en haut des escaliers, comme convenu, Jacques frappa 3 coups rapides suivis de 2 autres plus espacés. Un visage tendu que traversait une grande moustache bien taillée apparut alors dans l'entrebâillement de la porte. Et c'est seulement après avoir vérifié qu'il n'y avait bien que deux hommes, que le capitaine Michel daigna enfin enlever la chaînette qui retenait la porte.

- Bonsoir Neyme ! Que nous vaut ce plaisir ? demanda-t-il en invitant les deux G.M.R à entrer.
- Le bombardement nous a servi de prétexte pour venir voir si vous vous portez bien. Aucun problème à signaler ?
- Le problème c'est que nous n'arrivons pas à entrer en contact avec Londres. Depuis que nous sommes arrivés, mon transmetteur a tout essayé mais rien à faire.
- Pensez-vous que les Allemands brouillent vos émissions ?
- Bonsoir mon Capitaine, lança le transmetteur. Si les Allemands nous brouillaient, je l'entendrais. Mais là, rien du tout. En plus, leur station de brouillage sont complètement archaïques ! Elle n'arrêterait pas l'onde d'un transistor.

Le grand équipier de Trotobas était un jeune homme d'environ 25 ans portant des lunettes à la monture fine sur le bout de son nez. A peine avait-il répondu au Capitaine qu'il se replongeait déjà dans ses manuels de codes cryptés et autres modes d'emploi, montrant ainsi la précipitation dans laquelle les transmetteurs étaient formés avant d'être envoyés sur le terrain.

- Quel est votre indicatif radio mon Capitaine? Questionna Lérique.
- « Buckmaster ». Londres est « Monique ». Mais pour les utiliser, il faudrait que ça fonctionne !
- Et pour les Allemands ?
- Je n'ai pas vu un casque à pointe s'approcher à moins de 50 mètres de l'immeuble pour l'instant.
- Très bien. 100S vient toujours vous ravitailler ? Vous n'avez pas de besoin particulier ?
- Si vous pouvez vous procurer une bonne radio...
- Cela risque de ne pas être possible. Nous avons déjà du mal à voler des armes et des munitions.
- Maurice ! Apportez les consignes de parachutage pour nos amis s'il vous plaît, ordonna l'agent du SOE au jeune homme.
- Oui mon Capitaine. Juste le temps de les retrouver dans toute cette paperasse.

Lorsque deux minutes après, la liste des consignes de parachutage du

matériel sanitaire et militaire, éditée par le ministère de la défense anglais, fut entre les mains de Jacques, celui-ci eut du mal à y croire. La quantité de matériel qui allait être largué par les Alliés était monstrueuse et il n'avait aucune idée de là où il pourrait cacher tout ça. De toute évidence, les Anglais s'étaient trompés sur l'envergure de ce mouvement de Résistance.

- J'ai commencé à recruter, annonça avec un petit sourire le Capitaine Michel. Nos réunions ont lieu au premier étage d'un immeuble partiellement détruit que les Schleus ont omis de surveiller. J'ai pour l'instant 7 hommes dont un policier et 4 armés. Si vous leur donnez la possibilité de passer les barrages de nuit, ils pourront aller sur les lieux du parachutage en camion et cacher le matériel sur Béthune et Lille.
- Et comment voulez-vous que je les fasse passer ? Je ne suis que Capitaine ! Pas Général ! Mon Ausweis n'est valable que pour moi.
- Je trouverais un moyen. En attendant prenez ses consignes et apprenez les par cœur. C'est le mieux que vous puissiez faire. Vous devriez retourner à Béthune avant que la nuit ne se fasse trop sombre.
- En effet. Et je ne voudrais pas inquiéter le Colonel Herry. Je vous souhaite bonne chance. J'enverrai quelqu'un vous prévenir du plan pour le parachutage. Il frappera à la porte comme convenu. Bonsoir mon Capitaine, bonsoir transmetteur, salua Neyme en se levant.

Après avoir fait de même, l'Adjudant-Chef rejoignit son supérieur et s'engouffra à nouveau dans les escaliers sombres. Devant la voiture, Jacques jeta un regard sur une fenêtre et aperçut la silhouette du Capitaine Trotobas à travers les rideaux verts émeraude.

Dans la voiture, le silence ne fut pas rompu. Les deux G.M.R. pensaient à ce que venaient de leur dire l'agent du S.O.E. et son compagnon si jeune. S'ils n'arrivaient pas à contacter Londres, leur mission aura été inutile et la mission d'extraction des deux espions ne pourrait être menée. Le seul moyen d'avancer était, soit de contacter le G.Q.G. Allié, soit de continuer seuls à agrandir le réseau afin d'être prêt à intervenir au moment de la Libération.

Dans la nuit noire, une conduite trop rapide aurait été dangereuse et la grosse Renault noire mis un quart d'heure de plus qu'à l'aller pour atteindre Béthune. Ce que virent alors ses deux occupants les stupéfièrent. La garnison allemande au complet se trouvait dans les rues du village, pour la plupart accroupi. Jacques crut d'abord qu'ils minaient les axes routiers avant de voir, à intervalle régulier, des tas des feuilles de papiers aux couleurs de la France. A l'entrée du village, un garde arrêta la voiture et reconnaissant Jacques assis au volant, Höflicher lui demanda de bien vouloir se présenter à son supérieur dans les plus brefs délais.

Ayant aperçu le blindé de l'Oberleutnant, Jacques vint placer son véhicule tout

prêt de l'autocanon, et accompagné de l'Adjudant-Chef, il rejoignit l'Officier Allemand, qui, accroché à la radio, donnait des ordres en hurlant.

- Bonsoir Lieutenant, que se passe-t-il à une heure si tardive ?
- Ah ! Vous voilà enfin ! Il se passe que ses sales chiens d'Anglais nous ont inondé de tracts au retour de leur raid. Regardez-moi ses torchons !!!

Il sortit alors de sa poche deux tracts colorés. L'un représentait un drapeau Français frappé de la croix de Lorraine flottant dans un ciel constellé d'avions Alliés avec les mentions : « Ramènera la Liberté » et « Liberté, Egalité, Fraternité ». L'autre beaucoup plus simple, était une attaque directe envers les Allemands. Il montrait une sentinelle allemande caricaturée en porc avec une légende : « Né en Allemagne, Engraissé en France, Salé dans la Manche, Mangé en Angleterre ». Pour un Français, il est dur de ne pas sourire devant ce genre de dessin, mais pour garder toute sa crédibilité Jacques se devait de ne pas dévier d'un pouce et de se montrer toujours très correct envers ses adversaires.

- Et ce n'est pas tout ! rajouta le jeune allemand. Deux Mosquito ont profité de cette diversion pour raser votre QG. Il ne reste plus rien. La partie Sud du village a également été touchée par quelques bombes. Des arbres sont tombés sur votre maison.
- Les pertes ? demanda vivement Lérique qui s'était rapproché de son chef.
- 7 blessés et les deux hommes qui étaient de permanence dans votre bâtiment sont, soit morts, soit sous les gravats.

Voyant des soldats passés avec des sacs remplis de tracts, Jacques demanda ce qu'ils comptaient en faire au second du lieutenant, l'Oberfähnrich Müller. Celui-ci leur répondit qu'ils allaient être brûlés dès qu'ils auraient été tous ramassés afin que la population ne puisse pas s'en procurer. Il proposa alors à Jacques et son compagnon de réquisitionner la grande maison de la famille Lefranc qui ne se trouvait pas très loin, avec ses 5 autres hommes, afin de se tenir proche des quartiers de la Gestapo et du Haut Commandement nazis. Jacques acquiesça :

- Je pense que ça ne posera pas de problème à la famille, le père a fait la Grande Guerre dans l'Infanterie de Ligne. Allez chercher les autres avec ma voiture Lérique. Je m'occupe de notre installation.
- Bien mon Capitaine, nous vous rejoindrons directement chez eux.

Les deux hommes prirent donc des chemins différents. Le Capitaine s'engagea dans une rue voisine qui était mal pavée, puis se dirigea vers un chemin plus étroit au bout duquel la silhouette d'une grand maison se distinguait dans le noir. Toutes les lumières étaient éteintes ; il allait donc devoir insister afin qu'on lui ouvre la porte.

Une fois le portillon en bois passé, Jacques marcha droit jusqu'à la grande

porte en bois. Fort heureusement, juste à côté, se trouvait une petite cloche qu'il s'empressa de faire sonner. Une fois... Deux fois... La troisième fois, il entendit un bruit assez fort dans la maison et quelques secondes plus tard, un homme d'une cinquantaine d'années, en pantalon de nuit et bretelles se tenait devant lui un fusil de chasse à la main. C'était Monsieur Lefranc.

- Que faites-vous là à cette heure-ci Capitaine ?
- Je dois réquisitionner votre maison pour moi et mes hommes. Nous serons 7 en tout.
- Et je peux savoir pourquoi ?
- Notre QG et ma maison ont été bombardés et nous devons nous tenir près du commandement allemand.
- Je suppose que je n'ai pas le choix. Entrez Capitaine.

La salle de séjour était immense et les murs encombrés de toutes sortes de matériel militaire. Des sabres de cavalerie, des tenues de chasseurs à cheval de la guerre de 1870 et même un quatre bosses américain, souvenir de la Grande Guerre.

- Attendez-moi là, je vais réveiller ma femme et ma fille afin de les prévenir. Avez-vous dîné ce soir ?
- Non, si vous pouvez préparer un repas pour deux, ce serait aimable s'il vous plaît. Mes autres hommes ont déjà dîné.
- Vous verrez cela avec ma femme et ma fille.

Sur ses mots, il se mit à marcher vers les escaliers menant aux chambres laissant Jacques au milieu de cette magnifique pièce. Quelques instants après, Madame Lefranc descendait les marches suivie de sa fille de 25 ans, qui, à cause de la guerre, n'avait pu quitter la demeure familiale. Cette dernière jeta d'ailleurs immédiatement un regard noir à son hôte avant de lui adresser un simple bonsoir. Au même moment, la cloche sonna et Monsieur Lefranc, Philippe de son prénom, alla ouvrir la porte. Six hommes entrèrent alors dans le salon, avec à leur tête l'Adjudant-Chef Lerique. Un à un, les hommes saluèrent les propriétaires de la maison et Jacques voyait bien que Raymonde, la fille Lefranc, n'était absolument pas d'accord avec cette état de cause. Madame Lefranc proposa alors :

- Mon mari m'a dit que vous n'avez pas dîné Jacques. Voulez-vous bien passer dans la cuisine.
- Oui, merci Madame. Mon adjoint n'a encore rien mangé également, répondit le chef des G.M.R.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes étaient attablés devant les restes de bœuf Bourguignon du soir. La jeune fille, toujours d'une humeur exécrationnelle, était allée se recoucher et les hommes commençaient à s'installer.

Certains allaient loger dans les chambres d'hôtes et d'autres dans le salon.

En parlant avec Philippe Lefranc, les deux résistants se rendirent vite compte que celui-ci était animé de très forts sentiments patriotiques, ce qui n'était par ailleurs pas très étonnant pour un homme ayant combattu dans les tranchées pendant plus de deux ans et qui s'en était tiré avec une balle logée dans le bras gauche et une autre qui avait traversée son flanc droit de part en part. Les deux hommes discutèrent longtemps avec le couple des problèmes de la vie quotidienne, du travail de chacun et bien sûr de la guerre, avant de se rendre compte que l'heure tournait dangereusement. Les cinq hommes étaient déjà tous couchés et Madame Lefranc mena Lérique à sa chambre après avoir souhaité une bonne nuit à Jacques. Le propriétaire de la maison se chargea d'installer Jacques dans une chambre où il serait seul.

Ladite chambre n'était pas très spacieuse mais le lit très confortable, et le secrétaire placé dans un coin de la pièce permettrait à l'Officier de tenir à jour tous ses ordres de missions et ses comptes rendus.

La journée ayant été très difficile, Jacques se mit tout de suite en tenue pour dormir. Il posa ses affaires sur la chaise en face du secrétaire, se glissa entre les draps et tomba dans un profond sommeil.

LE MEFAIT

On n'entendait plus à travers la maison que les petits craquements de plancher causés par les pas maladroits de Raymonde, qui s'efforçait pourtant d'y mettre toute sa discrétion. Elle était sortie de sa chambre à une heure inhabituellement tardive et ce, après la sentence du coucher ordonnée par sa mère, ce qui, elle le savait, pourrait lui coûter un sermon si cette dernière venait à l'apprendre. Mais qu'importe, il fallait bien agir pour se rebeller contre l'intrusion de ces hommes chez elle, et puisque personne ne l'écoutait, elle prendrait les choses en main : elle avait en tête de faire cette nuit quelque chose d'amusant qui pourrait bien embêter ce Jacques Neyme qui dormait dans la chambre du fond du couloir, en bas. Pourquoi Neyme ? Parce que c'était lui le chef des intrus, et surtout parce qu'il semblait d'une insolence sans limite, à commencer déjà celle de prendre ses aises chez elle...

Raymonde essayait tant bien que mal de limiter la portée des craquements qu'elle causait, mais ce n'était pas chose facile tant le plancher était sujet aux frottements, et il ne fallait surtout pas que Neyme soit réveillé lorsqu'elle arriverait. Elle chercha donc à atteindre les marches par de grandes enjambées plutôt que par de petits pas de chat, tout en laissant quelques secondes entre chaque avancée : comme cela, les chances de déranger un des hommes d'en bas ou pire, sa mère qui dormait dans une des chambres à côté de la sienne au premier étage où elle était encore, étaient diminuées.

Elle atteignit les escaliers non sans mal, et plusieurs fois elle crut avoir à courir vers sa chambre pour s'y recoucher aussi rapidement que possible et simuler un profond sommeil tant elle avait peur d'attirer l'attention sur elle, mais elle réussit ; et lorsqu'elle y fut, elle ressentit une vague de soulagement. Elle savait que les escaliers étaient presque neufs et ne grincerait donc pas, ce qui lui permettrait d'atteindre presque facilement le rez-de-chaussée. De là, elle n'aurait qu'à filer à travers le couloir en frôlant le sol tiède et entrer sans un bruit dans la petite chambre du fond pour accomplir son méfait.

C'est ce qu'elle fit sans problème. L'escalier était passé, le couloir aussi, et le tout sans qu'un seul des hommes du salon ne se rende compte qu'un petit être passait rendre une visite à leur chef endormi. Évidemment, ils l'étaient aussi...

Les difficultés reprirent à l'entrée de la chambre où dormait Neyme : la porte grinçait elle aussi, et plutôt bruyamment, Raymonde s'en rappelait. Alors, comment se faufiler dans la pièce où l'attendait ce qu'elle convoitait ? Elle n'allait quand même pas remonter sans avoir accompli sa petite mission, et quitte à avoir pris le risque de descendre, autant tenter le coup. Elle pressa la poignée de sa main fine et douce, espérant que l'ultime intrus n'ait pas tourné la petite clé de ferraille froide qui lui aurait assuré une relative tranquillité cette nuit-là...

Chance!

La porte n'était pas fermée, et comme par enchantement, elle s'ouvrit sans émettre le moindre grincement. D'abord surprise, puis satisfaite, Raymonde laissa ses élégantes lèvres féminines dessiner des sourires à la fois étonnés et coquets, accompagnés d'un de ces haussements de sourcils dont elle avait le secret, le tout étant de toute évidence sans risque puisque muet et impossible à distinguer dans la pénombre d'une nuit d'automne profonde et sans lampe. Mais la parfaite obscurité n'empêcherait pas Raymonde de faire ce qu'elle avait à faire : elle savait que l'objet qu'elle cherchait serait sur la petite chaise de bois à droite de l'entrée de la chambre et avait emmené dans la poche qu'elle avait cousue dans sa chemise de nuit les outils nécessaires à la petite modification qu'elle s'apprêtait à faire dessus...

Une fois l'acte finalisé, il restait à Raymonde à remonter l'escalier et rejoindre sa chambre. Elle fila donc comme à l'aller à travers le couloir du bas et atteint l'escalier sans encombre, puis l'arpena jusqu'en haut toujours sans problème. Le plus dur restait à faire : allier équilibre et finesse du pas sur l'obstacle comportant le plus de risques, à savoir le plancher du haut. Mais elle se dit qu'elle n'avait presque plus rien à risquer maintenant que son petit tour était joué et elle s'en alla d'un pas rapide, bien que tout de même assez contrôlé, vers sa chambre, au fond à gauche, quelques mètres plus loin. Un pas, deux pas, trois, puis quatre et cinq...

Un énorme craquement la fit tressaillir. Était-ce elle ? Non, elle n'était pas responsable de cet énorme couac au milieu de la mélodie qu'elle se prenait à jouer en marchant... Mais alors ?

Un deuxième frottement de planches retentit, plus sourd encore que le premier. Plus de doute possible : ça venait de la chambre de ses parents, à peut-être un mètre ou deux derrière elle. Sa mère était-elle réveillée ? S'apprêtait-elle à sortir et à attraper la jeune fille dans sa cavale à travers les planches ? Ou était-ce juste le grand lit qui avait tremblé sous l'impulsion d'un leste retournement de son père ?

Et Raymonde s'était posé tant de questions en si peu de secondes qu'elle avait l'impression d'en transpirer d'effroi, sentant des gouttes paradoxalement fraîches se former en haut de son front déjà échauffé par la pression de son entreprise nocturne. Elle n'y réfléchit pas deux fois et reprit son pas en l'accélégrant, se dirigeant vers la dernière porte, celle de sa chambre, en essayant de faire le moins de bruit possible. Une fois dedans, elle sauta sur son lit pour disparaître sous la couverture qui le bordait si bien et pria pour qu'on ne vienne pas vérifier si elle était bien en train de dormir et non en train de préparer quelque mauvais coup...

C'est une lumière intense et sauvage qui vint la tirer de sa léthargie le lendemain matin. Sa mère venait de tirer les larges rideaux bleus qui maintenaient encore la chambre de Raymonde dans l'obscurité et les rayons du soleil, ce jour-là pas aussi timides qu'ils ne le seraient un autre jour de fin d'automne, rappelaient à la jeune fille que le matin était venu : il devait être près de huit heures et demie, peut-être neuf heures, et c'était l'heure à laquelle il convenait de se lever dans les manières de la maison.

Ses pensées n'allèrent pas de suite vers les conséquences de son méfait de la veille, et il lui fallut attendre une fine remarque de sa mère pour se remémorer de ces faits.

- Tu n'as pas été réveillée par les bruits de cette nuit?

Raymonde mit un petit instant à comprendre, n'étant pas encore bien réveillée au bout des cinq minutes qu'elle avait passé à se changer après être sortie du lit.

- Quels bruits ? demanda-t-elle innocemment.
- Le plancher devant nos chambres a craqué à plusieurs reprises. Je me demande si ce n'était pas un de nos hôtes qui venait chercher des affaires. J'ai commencé à me lever pour aller voir, mais ça s'est arrêté et je préfère ne pas mettre un d'entre eux mal à l'aise dès le premier jour, si bien sûr ils étaient responsables.
- Ah. Eh bien, je n'ai rien entendu du tout.»

Sa mère haussa les épaules, comme pour signifier que le sujet ne devait pas être important et qu'il valait mieux ne plus se poser de questions dessus. Elle était en train de mettre un peu d'ordre sur le bureau de sa fille, bien qu'il fût déjà plutôt bien rangé. Raymonde connaissait le goût de ses parents pour l'ordre et la tranquillité et avait d'ailleurs sensiblement le même, mais un petit détail faillit la mettre mal à l'aise.

Après que sa mère soit sortie de la chambre, Raymonde poussa un petit soupir de soulagement.

Avant de descendre, elle jeta un coup d'œil à son miroir afin de vérifier si sa tenue était bonne. Elle passa en revue ses cheveux noirs, qu'elle portait mi- longs et bouclés, lui tombant à l'arrière de la nuque et cachant à moitié ses oreilles : ils étaient parfaits après un petit coup de peigne. Elle vérifia si son visage était bien propre, de ses yeux marrons surmontés de fins sourcils à sa bouche fine et bien dessinée en passant par son nez cave et fin lui aussi : tout semblait cohérent avec son idée du satisfaisant dans ce domaine. Puis elle passa à sa robe du jour, qui était blanche et ornée de petits motifs répétés à l'infini sur toute la longueur, et elle en arrangea le col, qui était un peu replié : il valait mieux être bien habillée pour se présenter face aux invités, et surtout pour paraître innocente lorsque leur chef découvrira ce qui lui a été fait lors de la nuit...

Lorsque tout lui sembla bien ordonné, elle sortit de sa chambre et descendit les escaliers. Passant devant la cuisine, elle vit que le petit-déjeuner n'était pas encore prêt et que sa mère s'activait dans la pièce pour présenter un repas digne de ce nom. Il ne devait être que huit heures quarante. Elle décida donc de s'aventurer près du salon et des chambres du fond du couloir en prenant l'air de flâner et en en saluant les occupants. Visiblement, ils venaient de se réveiller, et même si certains étaient déjà presque en tenue, ils n'étaient pas totalement sortis de leur léthargie, un peu comme elle une vingtaine de minutes plus tôt. Elle profita donc de l'apparente mollesse ambiante pour se risquer près de la chambre de Jacques...

Apparemment, il dormait encore. Un des hommes du salon lui dit qu'il avait la veille prévenu qu'il dormirait plus longtemps que prévu car il était fatigué des jours précédents, ce qui était compréhensible lorsque l'on connaissait les faits qui précédaient leur venue chez Raymonde. Cette dernière prit donc le chemin du petit-déjeuner, qui se déroula en comité restreint. On n'y retrouva que Raymonde, sa mère et son père, qui venait de descendre à son tour et qui n'avait a priori rien entendu des craquements de plancher qui avaient agités sa femme plus tôt. Le premier repas du jour ne fut pas exceptionnel malgré le caractère inhabituel des circonstances. Raymonde ne mangea pas trop afin de profiter pleinement du déjeuner à venir, les discussions se limitèrent aux nouvelles du jour et à l'exposition du programme de chacun pour ce dimanche, qui n'avait rien de très passionnant non plus d'ailleurs, et la jeune femme avait évidemment la tête ailleurs, à se demander comment allait réagir Neyme face à la surprise qu'elle lui avait préparée...

A la fin du petit-déjeuner, lorsque son père fut remonté, elle se risqua à nouveau près de la chambre du fond. Arrivée devant, elle tendit l'oreille, la colla contre la porte blanche afin d'entendre quelque réaction de la part de l'hôte piégé, mais rien n'en fût : aucun bruit n'était encore perceptible de son point d'écoute. Elle eut alors l'intuition qu'il valait finalement mieux ne pas être surprise en phase d'espionnage dans l'immédiat, des fois que l'on puisse la suspecter d'être la maligne auteure du méfait : elle se retourna donc délicatement et commença à s'éloigner discrètement de cette porte sans en avoir l'air.

Mais un énorme juron, un « Bordel de merde ! » hurlé à pleine puissance sembla propulser la porte de la chambre hors de ses gonds. Ça devait être ainsi que s'énervaient les militaires, se dit Raymonde en se retenant d'arborer un sourire de fierté dans le couloir.

- Toi !

Raymonde ne se retourna pas, hésitant entre la pensée que ce n'était pas elle que l'on appelait et l'idée qu'il valait de toute façon mieux ne pas attirer l'attention dans un moment pareil, sa petite farce n'ayant pas l'air amusante aux yeux du dindon...

Il lui sembla qu'une énorme main se posait sur son épaule, la retournant avec une force incroyable et pourtant sans violence (un militaire devait aussi avoir des principes).

Devant elle se trouvait Jacques Neyme, capitaine dans les Groupes Mobiles de Réserve et chef des intrus contre lesquels elle avait l'envie de se rebeller. Il lui semblait immense à ce moment, immense et plein de rage à en croire ce visage à l'expression forcée et brûlant d'un rouge vif, à la façon d'un diable, planté de deux yeux dont elle n'osait voir la couleur et le message qu'ils devaient exprimer à cet instant, message qui ne devait de toute façon pas être très éloigné de celui que véhiculait son apparent énervement.

- Ça t'a amusé de coudre les manches de mon uniforme ? Tu n'avais rien de mieux à faire, petite garce ?

Raymonde n'osait pas vraiment répondre, même si elle savait que Neyme n'était en rien sûr de ce qu'il affirmait. C'était à peine si elle arrivait à le regarder, alors comment lui faire face ? Il ne la touchait pourtant pas : aucune poigne, aucune pression si ce n'était celles, démesurément lourdes, de son regard de plomb et de ses paroles de cuivre, et c'était pour ainsi dire amplement suffisant.

- Alors ? Moins facile de se la jouer quand on doit faire face aux conséquences de ses actes, hein ? A mon avis, tu n'as encore rien appris de la vie pour agir de la sorte, confinée dans ton petit cocon...

Il fallut pour Raymonde attendre que sa mère intervienne pour que le sermon s'arrête. Une fois libérée, Raymonde fila dans sa chambre comme elle l'aurait fait dans un cas d'urgence des plus extrêmes, faisant flotter un petit courant d'air à travers les escaliers et résonner un pas maladroit sur tout le plancher. Elle ressortait de ces quelques dizaines de secondes de face à face avec Neyme choquée à jamais : il n'avait prononcé que quelques mots, n'avait fait que quelques gestes, n'avait pas été violent, non, rien de tout ça ; mais elle se souviendrait toute sa vie de cette matinée.

Elle retourna ses pensées dans tous les sens, sans trop savoir où elles allaient, pendant une bonne dizaine de minutes, au moins jusqu'à ce que sa mère arrive à son tour dans la chambre du haut. Qu'allait-elle lui dire ? Raymonde se réfugia sous la couette, pensant que faire mine d'être innocente et choquée la sauverait d'une embêtante punition.

- Pourquoi as-tu fait ça ?

La mère de Raymonde aurait pu dire cette phrase de toutes les manières, celle-ci était de loin pour la jeune femme la plus étonnante. Elle pensait devoir l'entendre pleine de déception, bourrée de colère ou débordante de reproches, mais rien n'en fut : le ton était presque neutre, et c'était tout comme si sa mère se forçait à garder un air sérieux en dépit d'un certain amusement. Raymonde en fut si troublée qu'elle baragouina des tranches de mots inaudibles et insensés, même pour elle.

- Le capitaine Neyme est vert de rage, ajouta la mère, ne pouvant cette fois pas retenir un petit sourire. Il a passé un bout de sa colère sur un de ses hommes, le pauvre n'est pas prêt de s'en remettre ! Il lui a ordonné d'arranger son uniforme d'un ton qui faisait presque peur et m'a cependant présenté ses excuses pour ce qu'il t'a dit. Il ne voulait pas de mal, mais son énervement est compréhensible...

Raymonde réussit à placer un petit « oui » témoignant de son début d'apaisement. Elle non plus n'était pas prête de se remettre de cette petite dispute... Sa mère la regardait d'un air complice.

- Alors, pourquoi as-tu fait ça ? Ne t'inquiète pas, je ne vais pas en remettre une couche. Ce petit méfait m'a même plutôt amusée, puis il n'y a rien de très grave...

Raymonde avoua à sa mère qu'elle n'appréciait pas trop l'arrivée des nouveaux occupants chez eux et qu'elle voulait montrer par cet acte sa récalcitrance à accepter leur séjour. Sa mère la prit dans ses bras pendant un instant, silencieux, l'embrassa et lui expliqua tendrement :

- Tu sais, je ne suis pas des plus enthousiastes non plus par rapport à tout ça. Mais le monde traverse une période difficile, comme tu le sais, et si nous voulons le retour de la paix et la tranquillité d'antan, il nous faut chacun faire un sacrifice. C'est comme si nous étions, tous autant que nous sommes ici, une grande famille dont certains membres ne se supportent plus et se battent à corps perdu : chacun, même ceux qui sont les moins concernés par cette histoire, doit faire un effort pour apaiser les tensions. Notre effort est là, et notre rôle, c'est de soutenir celui de ces hommes que l'on accueille. Et puis, hier soir, j'ai un peu discuté avec le capitaine Neyme, et je peux t'affirmer que c'est un homme qui est doué d'une gentillesse et d'une bonté exemplaires, en plus de ce sens de l'honneur que tu as déjà testé. En tant que personne, il est appréciable.

Raymonde sentait qu'elle avait fait une bêtise en cousant les manches de l'uniforme, et les mots de sa mère l'encouragèrent dans l'idée qu'elle avait eue d'aller présenter ses excuses à l'intéressé. Puisque lui et ses hommes seraient absents toute la journée, elle irait le voir dans la soirée.

LA MISSION

Raymonde en était aux derniers préparatifs. La fenêtre de sa chambre donnait sur une campagne embrumée, grise comme si souvent.

Un jour comme les autres, du moins en apparence.

La veille au soir, elle était allée présenter ses excuses au capitaine Neyme, qu'elle avait ennuyé, et il lui avait apparemment accordé son pardon. Ils avaient même discuté un peu au long de la soirée, que la famille avait passée dans le salon avec la troupe afin de tisser des liens et d'assurer la bonne entente entre les deux communautés qui occupaient la maison. Sa mère avait raison : Jacques était bien un personnage sympathique...

Elle stoppa ses pensées nettes. Elle ne devait pas laisser son esprit se disperser. Pas aujourd'hui. La jeune femme avait projeté, après le repas du midi, passé en famille, de faire une petite virée à vélo à travers la campagne et, pourquoi pas, de passer quelques heures à Béthune. Mais avant de quitter sa chambre, il lui fallait récupérer un petit objet. Serait-il encore à sa place aujourd'hui, vers 13 heures ? Raymonde aimait bien, même si cela la dérangeait parfois, se poser ce genre de questions qui font monter la pression pour peu de choses au final. Elle avait ainsi l'impression d'une vie plus palpitante, faite de ces dangers et aventures qu'elle aurait tant aimé vivre...

Son jeton d'identification que lui avait donné un membre proche du grand chef représentait une tête de félin de couleur noire. Il lui permettait de se faire reconnaître comme membre du réseau par les membres qui en avaient également un. Il était encore là où elle l'avait posé, en équilibre au dos de l'horloge de sa chambre, et semblait ne pas avoir bougé depuis qu'il y avait pris place. Tant mieux, d'ailleurs. Raymonde le poussa au fond d'une poche, sûre qu'il ne pourrait en tomber, et se dirigea vers la porte. Elle prit également un petit sac noir et le glissa dans l'autre poche de sa veste. Au passage, elle jeta un coup d'œil au miroir. Tout semblait satisfaisant, des cheveux au menton. Souriante, elle prit l'escalier.

Elle enfourcha le vélo laissé derrière la maison par son père quelques heures plus tôt puis commença à pédaler sur quelques mètres avant de tourner vers la gauche, direction Béthune. En sortant de la maison, elle s'était rendu compte qu'en plus du brouillard ambiant, un petit vent frais balayait la campagne en bordure de la ville. Il lui fallait traverser la route qui bordait les champs et menait au cœur de la bourgade en prenant garde à ne pas attraper froid. S'il ne s'agissait que d'une petite balade en solitaire, elle n'aurait pas hésité à renoncer et à passer la journée bien au chaud au domicile familial, mais il ne s'agissait pas d'un trajet d'agrément...

Lorsqu'elle arriva à l'entrée de Béthune, Raymonde s'arrêta en bord de route pour se remémorer ce qu'elle avait à faire. Ce n'était pas difficile, il lui suffisait de rejoindre la maison de l'informateur assez rapidement et sans s'attirer de problème, mais elle prenait cette tâche à cœur.

Elle repartit donc, conduisant son deux-roues à travers les rues de la ville, avec un sourire masquant son appréhension : même si le risque était minime, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il valait mieux rester prudente et se faire discrète, et elle éprouvait d'ailleurs une sorte d'excitation malsaine à se figurer un danger planant au-dessus de sa mission.

A force de parcourir un itinéraire qu'elle connaissait par cœur, Raymonde sentit ses pensées divaguer. Elle repensa à la soirée de la veille, à la petite farce qui fit verdir de rage celui qu'elle appréciait finalement... Jacques était assez sympathique après tout, il lui suffisait de s'ouvrir. En fait, Raymonde espérait presque avoir l'occasion de passer une nouvelle soirée comme celle de la veille... Elle qui voyait l'arrivée de la troupe comme un problème qu'il lui faudrait résoudre commençait à se détendre et à se questionner sur sa première impression. Certes, elle n'avait pas totalement changé d'avis, mais elle n'était plus catégorique dans son opinion sur la question, et c'était déjà un grand pas.

Les rues de Béthune lui semblaient paradoxalement chaleureuses, malgré le brouillard ambiant et la pluie qui semblait s'annoncer, peut-être parce qu'elle venait de se rendre compte qu'elle appréciait la vie qu'elle menait : cela lui arrivait, parfois, d'avoir ce genre de révélations inattendues, ces impressions d'être l'espace d'un instant dans un équilibre plaisant, de se sentir bien.

C'est le sourire aux lèvres qu'elle tira sur les freins de son vélo et s'arrêta devant la porte de l'informateur.

Elle poussa le portillon en bois et s'avança sur le chemin en dalle bordé de petites fleurs jaunes. En frappant à la porte, elle repensa enfin à ce qui l'attendait si les allemands l'attrapaient. Elle ne les laisserait pas la torturer. Le petit sac noir au fond de sa poche contenait un petit revolver. Plutôt se suicider que de tomber entre leurs mains. C'est alors que l'informateur entrouvrit la porte. Il glissa seulement ses quelques mots d'un air sombre avant de refermer vivement la porte :

- Vous n'êtes pas au courant ? Le chef est mort. Il y a eu une fuite.

Stupéfaite, Raymonde ne bougea pas pendant quelques secondes avant de se rediriger vers sa bicyclette. Elle l'enfourcha à nouveau et se mit à pédaler le plus vite possible en direction de chez elle, les pensées fusant de toute part dans sa tête face à la peur du démantèlement du réseau par les Allemands.

FIN

ANNEXES

Les grades dans l'armée allemande:

- Schütze/Grenadier = Soldat de 2ème classe
- Oberschütze/Obergrenadier = Soldat de 1ère classe
- Gefreiter = Caporal
- Obergefreiter = Caporal-Chef
- Unteroffizier = Sergent
- Unterfeldwebel = Sergent-Chef
- Feldwebel = Adjudant
- Oberfeldwebel = Adjudant-Chef
- Oberfähnrich = Aspirant
- Leutnant = Sous-Lieutenant
- Oberleutnant = Lieutenant
- Hauptmann = Capitaine
- Major = Commandant
- Obersteutnant = Lieutenant-Colonel
- Oberst = Colonel
- Generalmajor = Général de Brigade
- Generalleutnant = Général de division
- General der Infanterie = Général de corps d'Armée
- Generaloberst = Général d'armée
- Generalfeldmarschall = Maréchal

Biographie de Raymonde :

Raymonde Neyme naquit le 2 Février 1917 à Le Titre dans la Somme. Elle fréquenta les milieux antiallemands dès 1941 ce qui n'était pas encore de la Résistance. Par le transport de messages, elle intégra par la suite le réseau de Résistance WO, Sylvestre Farmer, réseau très actif dans le nord. Elle se maria à l'âge de 27 ans, le 15 septembre 1944, à Jacques Neyme alors Capitaine dans les Groupes Mobiles de Réserves qu'elle rencontra d'une manière assez extravagante comme nous le fait remarquer son petit-fils Arnaud Dericbourg: « Ma grand-mère vient d'une famille très bourgeoise possédant une grande maison dont une partie a été réquisitionnée pour héberger des officiers (dont mon futur grand père). Ma grand-mère était contre cet état de fait et pour le manifester, elle a un jour cousu l'intérieur des manches de la veste d'uniforme de mon futur grand père qui, après avoir eu une colère dont elle s'est souvenue longtemps, l'a plus ou moins côtoyé avant de tomber amoureux. ».

Arnaud nous a également signalé que ses «deux grands-parents étaient tous deux dans un réseau de Résistance différent. Chacun avait gardé le secret pour se protéger et protéger l'autre. Ma grand-mère faisait passer les messages et des armes car en tant que femme d'officier, il y avait très peu de soupçon! ».



Biographie de Jacques, écrite par lui-même dans les années 1980 :

Colonel Honoraire NEYME Jacques, né le 26 Décembre 1914 à Gravelines (59), Lieutenant au 1er Régiment d'Infanterie à Cambrai (59) participant à la Campagne contre l'Allemagne en Belgique et en France. Prisonnier évadé, je suis affecté à la Subdivision Militaire du Puy de Dôme et démobilisé le 30 Janvier 1941, date à laquelle j'entre au Ministère de l'Intérieur.

J'ai participé à la récupération et au camouflage du matériel de guerre et au passage vers l'Espagne des militaires évadés français et alliés dès Juillet 40, adhéré au Réseau Sylvestre-Buckmaster en 43, et participé aux combats dans le Nord et le Pas de Calais.

Décoré de:

la Légion d'honneur à titre militaire avec le grade de Chevalier par le Colonel MANY le 31 Décembre 1961, et la mention DPLV (Décorés au Péril de Leur Vie)

la Croix de guerre, avec citation à l'ordre de l'Armée (13.08.48)

la médaille de Bronze de la Résistance (25.07.47)

la croix du Combattant Volontaire 39-45 (9.12.57)

la Croix du Combattant Volontaire de la Résistance (12.03.53)

la King's Medal for Courage in cause of freedom (6.02.48)

l'Al Merito di Servizio (17.07.65)

la Croix d'Officier du Mérite des Combattants Alliés en Europe (15.09.71)

la Médaille Commémorative de la Guerre 39-45 (barrette France et Libération) (19.05.53)

la Citation à l'ordre de la Région (bombardements de Lille) (9.09.44)

la Citation à l'ordre de la Région (bombardements de Béthune) (1.07.44)

Je suis résident à Saint Bernard depuis 1977.

Citations avec croix de guerre et citations pour fait de guerre (1).

(Nature, numéro et date. — Reproduire textuellement le libellé, pour celles depuis le 2 septembre 1939, numériques pour celles antérieures.)
Indiquer les références d'homologation des citations 1939-1940.

Citation à l'ordre de l'Armée - Décision 1-23. 1-0 du 14. Mars 1949

Mejme Jacques, des Forces Françaises de l'Intérieur.

* En 1943, adhère à la fin de l'année, au réseau Sylvestre - Nommé Commandant du Groupe de B.M.R. "Anton" à Bèthune réussit à faire de son unité un centre important de la Résistance dans le Pas de Calais, met tous les moyens dont il dispose (voitures, uniformes, armement) au service de la Résistance. Participe à de nombreux transports d'armes, à des missions de renseignements et se révèle particulièrement énergique lors de l'arrestation de son chef le Commandant Eibaull, sauvant le Groupe du Pas de Calais par son sang froid. Sa compagnie participe avec un allant remarquable aux combats de la libération, prenant la Citadelle de Lille le 1 septembre 1944, participant brillamment aux combats de la Madeleine, du Pont de Saint-Louis, de l'Abrireaux les 5 et 6 septembre.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palme

Diplôme d'obtention de la Croix de Guerre 1939-1945 avec citation à l'ordre de l'Armée



CAPITAINE JACQUES NEYME

KING'S MEDAL FOR COURAGE IN THE CAUSE OF FREEDOM

CITATION

Capitaine Jacques NEYME was active in Resistance in France from the earliest days of the German occupation.

He did much valuable work which included the transportation and concealment of arms and explosives. He also helped and sheltered Allied airmen and young men endeavouring to escape from France.

He took part in the liberation of Lille and displayed great qualities of courage and leadership.

Diplôme d'obtention de la King's Medal for Courage in the cause of freedom

La Défense Passive :

La Défense Passive est un moyen de protection des citoyens contre l'arme aérienne. Elle est organisée par commune dans laquelle chaque maire doit veiller à ce que les habitants sachent ce qu'ils doivent personnellement faire en cas d'attaque aérienne. Cette institution peut être considérée comme un réseau de communication de par les lignes téléphoniques qui relient les différents postes d'observation aux communes pour prévenir les attaques permettant ainsi aux populations de se mettre à l'abri. On peut également parler de Résistance mais pas forcément contre l'occupant car la plupart des attaques aériennes effectuées sur la France l'ont été par les Alliés. C'est une sorte de Résistance civile. Après les attaques, les membres actifs de l'institution devaient aider au déblaiement des voies de communications et surtout au dégagement des personnes enterrées sous les décombres.

Le statut de ses hommes et femmes leur permettait de disposer de laissez-passer, et beaucoup d'entre eux aidèrent la Résistance.

Voici quelques photos¹ montrant la diversité des tâches que pouvait accomplir la DP.



1. Toutes les photos d'insignes et de brassards de la Défense Passive sont issues de la collection privée d'Eric SPILLMANN.

Photos :



Les décorations de Jacques



La carte d'officier de Jacques avec deux photos de lui en uniformes de G.M.R



Le jeton de Résistance de Raymonde. A noté qu'il a subi deux modifications suite à des fuites : la première est l'ajout d'un trait noir sur les yeux du félin et la deuxième est l'œil percé.



Insignes des G.M.R que commandait Jacques.



Le pistolet de Raymonde avec son étui et sa carte de FFI.

Bibliographie :

- *Les Années noires, La Moselle annexée par Hitler*, Bernard et Gérard Le Marec. Editions Serpenoise, 1990.
- *Avec les Ch'timis, Le réseau Sylvestre-Farmer (ex réseau "W-O")*, REMY. Editions France-Empire, 1974.
- *Le Débarquement, des plages Normandes à Paris*, Anthony Kemp. Editions Gallimard, 2004.
- *Par le Sang versé*, Paul Bonnacarrère. Editions Fayard, 1968.
- *L'Opinion française sous Vichy, Les Français et la crise d'identité nationale 1936-1944*, Pierre Laborie. Editions de Seuil, 1990.
- *Signes de la collaboration et de la Résistance*, Michel Wlassikoff. Editions Autrement.
- *Chronique d'hier, La vie du Finistère 1939/1945*, de Roland Bohn, Alain Le Berre, Michel Le Bars. Tomes I et II. Imprimerie Régionale, Bannalec, 1994.

Sitographie :

- Les transmissions radio clandestines de la France Combattante :
<http://www.fondationresistance.org/documents/ee/Doc00006-012.pdf>
- Insignes défense passive :
<http://www.forum-insignes-medailles.net/t17561-defense-passive>
- Radio clandestine FFI :
<http://www.toutelatsf.net/page3.htm>
- Les transmissions dans la résistance :
<http://www.39-45.org/viewtopic.php?t=1012>
- Diplôme Défense Passive :
<http://www.forum-insignes-medailles.net/t50924-diplome-de-defense-passive?highlight=d%E9fense+passive>
- Site ONAC :
<http://www.onac-vg.fr/fr/contact/>
- Site officiel concours de la Résistance :
http://www.fondationresistance.org/pages/action_pedag/?p=concours_r

Tables des matières

Préface	3
Remerciements	4
Parachutage	5
Enquête	8
Bombardement	12
Le méfait	23
La mission	29
Annexes	31